

BULLETIN D'INFORMATION

19ème année - n° 57

Janvier 2001

SOMMAIRE

Editorial

**Convocation à l'Assemblée générale
(Janvier 2001)**

Jean-Claude Xuereb
Albert Camus et les rencontres de Sidi Madani

Bernard UCLA
Albert Camus avait-il lu Louis Bertrand?

Manifestations et Colloques

Travaux universitaires

Vu, lu, entendu,

**Adresses électroniques
Changements d'adresse
Nouvelles adhésions**

Bons de commande
Actes du colloque de Bordeaux-Malagar
"Il y a 50 ans : *La Peste* .

Brigitte Sändig
Camus im Osten

**Bulletin de participation à l'A.G. ou
Bon pour pouvoir
Bulletin d'adhésion pour 2001**

Éditorial

Chers amis,

Pour marquer l'entrée dans un nouveau siècle, j'ai eu envie de revenir quelque 55 ans en arrière, et de reproduire le petit texte que Combat a publié le 1er janvier 1945. Il n'est pas signé, mais il est très probable que Camus en est l'auteur, non seulement parce qu'il est alors le rédacteur en chef du journal, mais parce que le ton et les thèmes sont bien reconnaissables. En tout cas, il l'a approuvé.

1945

La coutume veut qu'au début de l'année, un journal adresse ses vœux à ses lecteurs. Cela nous est facile en cette première année de publication au grand jour, parce que nous savons que les vœux de nos lecteurs sont les nôtres. Il fut un temps où dans un monde abandonné à l'apparence du bien-être, la misère pouvait être solitaire. Aujourd'hui, sauf pour une méprisable minorité, les souffrances sont communes et les solitudes partagées. Nous aurons donc l'accord de tous nos lecteurs en souhaitant la fin de cette guerre, pour que les forces immenses qui s'y prodiguent puissent être appliquées aux travaux de la paix, pour que les séparés soient enfin réunis, les absents retrouvés et les morts librement pleurés, pour qu'enfin nos coeurs se délivrent de la haine.

Nous avons donné la preuve que nous pouvions nous hisser encore à la hauteur des plus terribles guerres. Nous ne nous sommes pas dérobés à l'épreuve. Nous avons donc le droit, aujourd'hui, de souhaiter qu'elle finisse pour que soient données à nouveau leurs chances à la création et au bonheur des hommes. Mais nous souhaitons que cette paix ne cesse pas d'être une conquête et une grande aventure où nous continuerons de veiller à ce que la grandeur de ce pays et la justice du monde ne soient pas séparées."

Je souhaite, pour ma part, que cette année 2001 donne toutes ses chances au bonheur pour chacun d'entre vous

Jacqueline Lévi-Valensi.

Assemblée Générale ordinaire

de la Société des Études Camusiennes

Paris - 20 janvier 2001

Convocation

Notre dernière Assemblée Générale "annuelle" s'est tenue à Paris le 13 novembre 1999. Avec un très léger retard, nous nous réunirons, statutairement, le 20 janvier 2001, comme c'est devenu une habitude, dans les locaux de l'IMEC (Institut Mémoire de l'Édition Contemporaine), 9 rue Bleue, 75009 - Paris, à 10 heures.

Les membres du conseil d'administration et les membres du bureau ayant vu, en 1999, leur mandat reconduit pour trois ans, aucune élection n'est donc à prévoir.

Notre réunion débutera par une communication d'André Abbou sur : "La recherche et les études camusiennes : Bilan et perspectives" qui sera suivie d'un débat.

Bilan et perspectives de la vie de notre société seront ensuite la matière de nos échanges. Un repas en commun pour ceux qui le désirent achèvera cette assemblée. Vous trouverez, **en dernière page de ce Bulletin** la convocation officielle avec **deux coupons-réponse** : une inscription pour le repas et, en cas d'impossibilité d'être présent, un "Bon pour pouvoir" à adresser à un autre membre de la Société ou au secrétariat.

Merci d'être nombreux à participer à cette réunion amicale et de travail qui donne chaque année la démonstration de la vitalité de notre Société

Pour le Bureau :

Albert Camus et les rencontres de Sidi Madani

par Jean-Claude XUEREB.

Dans la biographie traduite et publiée en 1978, Herbert Lottman mentionne brièvement (p. 454 et 455) le séjour, pendant deux semaines de mars 1948, de Francine et Albert Camus dans l'ancien Hôtel Transatlantique de Sidi Madani, à 60 kilomètres au sud-ouest d'Alger, au coeur du site pittoresque des gorges de La Chiffa. Il cite le nom de quelques écrivains, surtout venus de métropole, invités à des rencontres organisées en ce lieu et présentées plutôt comme des occasions de retrouvailles amicales, de tourisme et de détente pour les participants. Le biographe américain, surtout sensible à l'aspect anecdotique, relate la venue de Francine avec les deux jumeaux, en janvier 1948, chez sa mère à Oran, où Albert la rejoint. Laissant les enfants aux soins de la grand-mère maternelle, ils gagnent tous deux Sidi Madani par la route. En chemin, ils sont victimes, pendant une baignade, du vol de leurs affaires et de leurs papiers laissés dans la voiture.

Dans la biographie parue en 1996, Olivier Todd se contente d'évoquer, pour la même période, un voyage du couple Camus en Algérie, sans précision de date et le même épisode du vol sur une plage entre Oran et Alger. Le nom de Sidi Madani n'est même pas mentionné et encore moins les rencontres qui s'y déroulèrent. On ne peut que regretter un tel escamotage, lorsqu'on relève, par ailleurs, la complaisance avec laquelle Todd détaille certains épisodes, il est vrai plus croustillants, de la vie privée de Camus, mais, à notre avis, moins importants pour la compréhension du contexte littéraire, voire politique, de l'époque en Algérie aussi bien que de l'attitude ultérieure de Camus.

Il se trouve que j'ai, d'une manière très ponctuelle, assisté aux rencontres de Sidi Madani. D'autres témoignages que j'ai découverts ultérieurement m'ont toutefois confirmé l'impression que j'avais alors ressentie, du caractère exceptionnel de cet événement.

Les rencontres de Sidi Madani avaient été organisées par Charles Aguesse, Inspecteur Principal, responsable des Mouvements de jeunesse et d'éducation populaire en Algérie, assisté de Christiane Faure, Inspectrice Départementale de ce, même service, soeur aînée de Francine Camus. Des invitations avaient été envoyées aux écrivains les plus éminents de l'époque, sans discrimination aucune et sans autre considération que celle de la fermeté de leur pensée et de la qualité de leurs oeuvres. Aucun d'eux n'opposa une véritable fin de non recevoir, mais beaucoup déclinaient l'invitation en raison d'autres obligations, tout en souhaitant être réinvités ultérieurement. Tel fut notamment le cas de Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, André Breton, Jean Guehenno, Vercors, Raymond Aron...

La perspective était offerte à ces écrivains de trouver à Sidi Madani un espace de paix et de réflexion, propice à leur propre travail de création. Ils découvriraient aussi quelques aspects d'un pays inconnu de la plupart d'entre eux. Enfin et surtout, la possibilité leur serait offerte de rencontres et d'échanges avec des écrivains et artistes d'Algérie, riches pour certains d'entre eux d'une double culture, ainsi qu'avec des enseignants et des étudiants.

Citons parmi ceux qui bénéficièrent d'un tel séjour, Albert et Francine Camus (du 2 au 13 mars 1948), Francis Ponge et son épouse (entre le 13 décembre 1947 et le 9 février 1948), Louis Guilloux (du 18 février au 17 mars), Michel Leiris et son épouse (du 8 au 27 janvier), Louis et Denise Parrot (du 18 février au 1er mars), Jean Cayrol (du 23 février au 20 mars), Jean Tortel et son épouse (du 18 février au 20 mars), etc.

Pour les natifs d'Algérie, les séjours furent plus brefs : Mohamed Dib, un peu plus de deux semaines, Mohamed Zerrouki, Nabahni Kouriba et Jean Sénac, environ une semaine chacun. En revanche, le nombre et la qualité des visiteurs venus de toute l'Algérie participer à des rencontres informelles, généralement le samedi après-midi ou le dimanche après-midi, furent impressionnants. De manière non exhaustive, peuvent être cités, parmi les plus connus, Malek Bennabi, le docteur

Khaldi, Emmanuel Roblès, Robert Randau, Edmond Brua, El Boudali Safir, Mohamed et Omar Racim, André Mandouze, Émile Dermenghem, Raya Lacheraf, et parmi les artistes d'Algérie, Baya, Louis Bénisti, Sauveur Galliéro, Jean de Maisonneul, Mondzain...

Personnellement, je n'étais alors qu'un timide élève en classe de philosophie au lycée E.-F. Gautier d'Alger, et j'ai dû à l'amitié d'un de mes condisciples, Claude Aguesse, l'un des fils de l'organisateur, d'avoir été invité à séjourner à Sidi Madani le samedi 13 mars 1948.

Deux jours auparavant, au cours de l'après-midi du 11 mars, j'avais assisté dans la salle Stéphane Gsell de l'Université d'Alger, à une réunion où Camus avait répondu, devant un auditoire d'une centaine de personnes, à des questions posées par des étudiants. Il revenait des États-Unis. Il parla donc des Universités américaines, du roman américain. Il se défendit une nouvelle fois d'être existentialiste. Qualifiant Sartre de "Diderot du XX^{ème} siècle" il considérait les écrits de celui-ci comme toujours stimulants pour l'esprit, même s'ils contenaient une part de vrai et une part de faux. Il s'exprima avec beaucoup de nuance sur le christianisme, dont le pathétique peut constituer une tentation, mais qui porte la menace d'une rupture d'équilibre entre le monde et l'homme. A une question relative à Dieu, il répondit en forme de parabole, par une légende russe : un saint -peut-être saint Nicolas- avait rendez-vous avec Dieu dans la steppe. En chemin, il aperçut un moujik dont le chariot était embourbé. Devait-il continuer de marcher ou bien s'arrêter pour aider le moujik? Il se résolut pour cette seconde solution. Mais le temps avait passé et lorsqu'il arriva au lieu du rendez-vous, Dieu était parti.

Lorsque j'arrivai le 13 mars à Sidi Madani, une foule d'écrivains et d'artistes mêlés aux visiteurs, se pressait dans les salons et le jardin. Sans apprêt ni mondanité superflus, des propos passionnés s'échangeaient ici ou là, dont je recueillais quelques bribes. J'identifiai quelques visages : Francine et Albert Camus, Emmanuel Roblès, Mohamed Dib, Louis Guilloux, Brice Parain, Louis Parrot, Jean Cayrol. J'entendis Camus et Roblès échanger quelques mots en espagnol. Ils jouèrent ensuite une partie de ping pong. Dans l'après-midi, ils se réunirent avec Mohamed Dib et El Boudali Safir. J'assistai en spectateur à leurs discussions en vue de la création d'une nouvelle revue littéraire qui assurerait la relève de la revue "Forges", alors à l'agonie. Camus, se tournant vers moi, me murmura : "vous assistez à un moment important, celui de la naissance d'une nouvelle revue en Algérie". A l'issue de cette réunion, je m'enhardis à lui poser quelques questions, notamment sur l'opposition qu'il avait tenu à marquer, lors du débat public, entre la pensée grecque et le christianisme. Il me répondit avec simplicité, clarté et gentillesse.

De cette journée, intensément vécue, je garde le sentiment d'avoir assisté à un événement exceptionnel parmi des êtres entre lesquels circulait le souffle de l'esprit.

Emmanuel Roblès, auquel j'ai eu l'occasion d'en parler beaucoup plus tard, avait gardé un souvenir précis de ces rencontres et particulièrement de la discussion sur le projet de nouvelle revue.

Parmi les lettres que Camus a envoyées depuis Sidi Madani, celle qu'il a adressée à son maître Jean Grenier, alors en poste à Alexandrie, à la date du 9 mars 1948, est particulièrement intéressante¹. Il y évoque la joie des retrouvailles avec leur ami commun Louis Guilloux qu'il a emmené déjeuner avec lui chez sa mère à Belcourt. Il raconte leur voyage à Tipasa sous un ciel trop lumineux au gré du romancier briochain. "Que ce pays est beau, écrit-il, Je rentre la semaine prochaine en France - sans joie... mais je ne sais où me fixer. Si seulement on sentait moins d'hostilité entre arabes et français, une retraite y serait possible..." On sent percer ici une nostalgie de la terre natale, d'autant plus forte qu'à l'époque Camus souhaitait briser l'enfermement parisien. Il rêvait d'un ailleurs situé dans le sud, en un lieu non encore défini. Il profite de son séjour à Alger pour aller passer une journée dans la maison des Roblès, sur la colline de la Bouzaréah, où s'ouvre un panorama grandiose sur la baie d'Alger jusqu'au Cap Matifou. Il demande à ses hôtes de s'enquérir d'une maison à vendre dans les parages. Parfois il songe à se retirer à Tipasa et il demande à un autre de ses amis, Charles Poncet, d'y rechercher pour lui une maison. Peu après, il confie dans une lettre à René Char, son souhait de s'installer sous les cieux de Provence si semblables à ceux de l'Algérie. Il choisira finalement Lourmarin. Ainsi mettra-t-il ses pas dans ceux de son maître Jean Grenier.

¹ Albert Camus. Lettres à Jean Grenier, *Paris, Gallimard, 1981, lettre 128, p. 143-144.*

Les retombées des rencontres de Sidi Madani furent importantes. Tous les participants, quelle que fût leur origine ou la durée de leur séjour, ont témoigné de la qualité des échanges intervenus dans un climat de confiance et de compréhension mutuelles. Gabriel Audisio a parlé de ce lieu comme d'une "espèce d'abbaye de Thélème pour écrivains et pour artistes". Un article du "Journal des Instituteurs d'Afrique du Nord" souhaitait la poursuite d'une expérience de nature "à rapprocher les élites de deux peuples, de deux civilisations". Dans un rapport destiné aux autorités compétentes, Charles Aguesse formulait quelques propositions hardies : achat de l'hôtel de Sidi Madani qui deviendrait "la maison de la pensée française", augmentation des crédits de fonctionnement, création à proximité de Paris d'une structure analogue conçue comme "la maison de tous ceux qui ont choisi de s'exprimer en français". Ces propositions que ne désavoueraient pas aujourd'hui les tenants les plus audacieux de la francophonie, ne furent malheureusement pas entendues par les responsables politiques de l'époque et l'expérience de Sidi Madani ne fut pas reconduite. Dans une lettre du 8 février 1949, Charles Aguesse écrivait, non sans amertume : "Je ne puis qu'obéir aux ordres qui ont été donnés et refermer silencieusement au nez de l'intelligence, une porte que l'Algérie de 1947 avait libéralement ouverte".

C'est sans doute Mohamed Dib qui a fourni le témoignage le plus significatif et le plus émouvant, dans une lettre écrite à l'époque. "On ne peut nier l'heureuse réussite de l'initiative.. Elle a réalisé la plus féconde union entre la pensée et une amitié de qualité. Il s'est trouvé même que cette tentative a travaillé à la création de nouveaux liens entre métropolitains et algériens. Une intelligence nouvelle également des préoccupations qui nous agitent des deux côtés a été possible. L'inventaire de cette saison passée à Sidi Madani montrera aisément la portée de tels échanges, sans compter que l'avenir y ajoutera, puisque des amitiés ont été contractées là pour la vie. L'espoir que cette expérience se renouvellera désormais chaque année contribue à soutenir notre effort pour une coopération plus étroite entre ceux qu'une même langue rapproche déjà de façon naturelle." Une démonstration des liens créés avec Emmanuel Roblès et Jean Cayrol est apportée, dans les années qui ont suivi, par la publication aux éditions du Seuil de la trilogie que Dib était alors en train d'écrire avec un talent que ses amis avaient su déceler. Comment ne pas citer aussi le message prémonitoire transmis par Jean Cayrol à Charles Aguesse à l'intention d'un jeune poète alors à peu près inconnu, Jean Sénac, invitant celui-ci "à poursuivre son magnifique monologue avec lui-même dont j'aime les accents, la fièvre, l'impétueuse jeunesse; il est marqué au front; il est choisi pour dire aux autres ce qu'ils ne veulent pas entendre. Il a droit à la Parole."

Ainsi donc, entre 1945 et 1954, en ce début d'année 1948, de nombreux intellectuels algériens parmi les plus éminents avaient accepté de rencontrer des intellectuels français, eux-mêmes passionnés par ce dialogue et s'étaient félicités de la richesse des échanges qu'ils souhaitaient poursuivre. Ne peut-on y voir la preuve que ces intellectuels envisageaient à ce moment-là d'autres perspectives que celles d'une guerre fratricide opposant Français et Algériens, algériens entre eux ?

C'est sous un tel éclairage de respect mutuel, d'écoute et d'amitié que "L'appel pour une trêve civile" lancé par Camus en 1956 revêt sa pleine signification, de même que ses efforts incessants, en dehors de tout tapage médiatique, pour arrêter la violence d'où qu'elle vienne et défendre, au cas par cas, les droits de l'homme trop souvent bafoués. Il serait naturellement vain de vouloir réécrire l'histoire. Cependant, il me semble que les historiens de l'Algérie, pourvu qu'ils parviennent à se libérer des schémas idéologiques préétablis et des stéréotypes, ne sauraient passer sous silence l'événement que constituent ces rencontres de Sidi Madani, comme l'un des moments où l'histoire aurait pu être engagée sur d'autres chemins, pour peu que l'on eût écouté, quand il en était encore temps, la voix de quelques hommes de bonne volonté.

J.-C. X.

Bibliographie : à consulter l'article très documenté de Jean Déjeux : "Les rencontres de Sidi Madani" *in* Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée, n° 20 - 2ème trimestre 1975, p. 165-174.

[Ce texte donne la substance de la conférence faite par Jean-Claude Xuereb au "Maghreb des livres" le samedi 14 octobre 2000, à la Mairie du XXe à Paris et précédemment, le samedi 7 octobre au Château de Lourmarin au cours des journées consacrées à Albert Camus et René Char.]

[N.D.L.R. - Dans notre Bulletin n° 45 de juillet-octobre 1997, p. 39-40, nous avons publié ces propos de Mohamed Dib au sujet de Sidi Madani. Nous les reproduisons d-dessous à l'intention de ceux de nos lecteurs qui (horresco referens) n'auraient pas conservé ce numéro

Dans la semaine du 5 au 9 mai 1997, Mohamed Dib répondant sur France Culture à Salim Jay, a évoqué Camus à plusieurs reprises, en particulier leur première rencontre à Sidi Madani en 1948. Nous en donnons ici la transcription des principaux passages :

Mohamed Dib : " *Camus, quand vous le rencontriez à l'extérieur, dans la rue, au café ou dans un restaurant, c'était vraiment le méditerranéen expansif, avec les tapes sur le ventre ou dans le dos et des choses de ce genre; il avait la plaisanterie facile. Si vous étiez avec lui en tête-à-tête, c'était autre chose, un autre homme. Un homme qui, en tête-à-tête, était toujours curieux de ce que vous pensiez, et lui-même, une fois que vous engagiez la conversation, je dirais la discussion avec lui, avait tendance à vous prouver quelque chose, et ce n'étaient pas des conversations à bâton rompu, non, le philosophe ressortait chez lui à ce moment-là. Je me souviens très bien m'être trouvé dans ce cas, et le thème était la justice, le mot justice. C'était à Sidi Madani. Nous sommes montés sur les hauteurs boisées : nous logions dans un hôtel transatlantique au fond de la vallée du "Ruisseau des singes". Nous sommes donc montés d'un mouvement spontané, pour nous isoler, en dehors des conversations. La discussion a tout de suite porté sur la justice. Nous étions en 1948. Je sentais en lui le désir de me convaincre que la justice n'était pas tout. Et moi, avec l'intolérance de la jeunesse - j'étais nettement plus jeune que lui - j'étais un tenant de la justice à tout prix. La conversation a été longue. Je ne pourrais pas vous rapporter les différents arguments que Camus a développés, mais on les connaît aujourd'hui avec le recul du temps et on sait ce qu'il pensait de ces problèmes.*

[...] *Nous nous sommes retrouvés à Alger, en 1950. Il était venu en voiture, une traction avant noire. Il m'a invité à prendre un pot dans un café qui avait sa terrasse presque en face de la faculté d'Alger. Il m'a dit : "on va déjeuner ensemble, mais en dehors d'Alger". Et où est-ce qu'il me conduit? A Tipasa. Je ne connaissais pas Tipasa... Je me demande si j'étais tellement curieux des sites : j'étais tellement plongé dans mes pensées, dans mes problèmes. Alors je découvre ce Tipasa qui n'était pas habité; il n'y avait aucune construction. C'étaient des prairies, mais fleuries! ... Il me quitte un instant, entre dans une baraque et revient : c'était un boui-boui où il avait commandé notre déjeuner : un grand poisson préparé à la provençale, c'est-à-dire à la tomate, du persil, peu d'oignons. Et après le déjeuner, - c'était ça le plus beau - nous sommes sortis, le soleil tombait d'aplomb, même si c'était le printemps il y avait des journées où il faisait très chaud en Algérie, et voilà qu'il remarque un mur assez long, vestige d'une ruine romaine, de 60, 80 centimètres de hauteur, et voilà que Camus d'un bond, est dessus, et que fait-il? il danse tout le long, les bras largement écartés, sans dire un mot . C'est une des plus belles images que je garde de Camus."*

Salim Jay : "Vous avez rendu hommage à Albert Camus récemment, au cours d'une intervention pour le quarantième jour de la disparition de Rachid Minouni, au Centre Culturel Algérien, le 17 mars 1995, à Paris, et vous y avez dit : "Camus est un écrivain algérien". Son biographe, Olivier Todd s'interroge: "Peut-on demander aux derniers camusophages autant de sensibilité? N'avez-vous pas été un peu exaspéré par les querelles permanentes faites à Camus?"

Mohamed Dib : "Je les ai ignorées . Mon sentiment à la lecture de ses oeuvres, est qu'il y a toutes les caractéristiques, l'originalité, ce qui fait que des oeuvres algériennes se distinguent, je ne dis pas qu'elles sont supérieures, mais je dis en quoi elles se distinguent d'autres oeuvres d'autres pays, dans ce qu'elle ont de profondément original à la fois une forme de sensibilité , une forme de sensualité, mais surtout le sens du tragique, qui était très fort chez Camus et qui nous rapproche, nous algériens, en tant que méditerranéens, d'une certaine disposition grecque, à l'antique . Il y a ça chez Camus. Ce côté du tragique en pleine lumière, ensoleillé."

Albert Camus avait-il lu Louis Bertrand?

par Bernard Ucla.

Tout sépare le rédacteur en chef du journal *Combat*, Albert Camus (1913-1960) et l'écrivain Louis Bertrand (1866-1941) chantre de l'Algérie coloniale, homme de droite à l'antisémitisme affiché. Et pourtant, à relire *Les nuits d'Alger* de l'académicien réactionnaire et les textes de jeunesse de Camus, particulièrement *Noces*, *Le Vent à Djémila* et *L'Été à Alger*, on est saisi par de troublantes similitudes. Comme si le jeune écrivain qui s'essayait, selon ses termes mêmes, à la littérature, en 1936, avait engagé une sorte de dialogue avec l'aîné qui avait publié *Les Nuits d'Alger* chez Flammarion en 1925, dans une collection qu'illustrèrent entre autres Joseph Kessel (*Les nuits de Sibérie*), Francis James (*Les nuits qui me chantent*), Mac-Orlan (*Les nuits au bouge*) etc.

Louis Bertrand pourrait être considéré comme un des plus importants auteurs de la littérature française d'Algérie, s'il n'était métropolitain. De même que le Breton Louis Hémon a donné au Canada son roman emblématique avec *Maria Chapdelaine*, le Lorrain Louis Bertrand, avec *Pépète et Balthasar* dota l'Algérie française du roman où des générations de pieds-noirs se retrouvèrent, au même titre que les *Cagayous* de Musette, qui sont le pendant burlesque du réalisme noble de *Pépète*. Il paraît difficile d'imaginer que Camus ait pu ignorer ses oeuvres, surtout si l'on songe qu'il venait en 1936, l'année même où il écrivait *Noces à Tipasa*, de présenter son diplôme d'Études supérieures sur les rapports de l'hellénisme au christianisme dans l'oeuvre de Plotin et de saint Augustin et que Louis Bertrand compte dans ses oeuvres une *Vie de saint Augustin*. L'un et l'autre, on le voit bien, plongent leurs racines dans cette culture africaine qui se veut héritière d'un long passé méditerranéen où hellénisme, romanité et christianisme ont précédé l'Islam.

Ce qui est plus déconcertant, c'est de constater à quel point la méditation poétique de l'écrivain dépaycé qui évoque cette Algérie dont l'exotisme a bouleversé sa jeunesse, a inspiré le style de *Noces* et de toute la thématique d'une oeuvre dont ces textes de jeunesse préfigurent l'avenir.

Le propos, bien entendu, est tout différent. L'écrivain "métropolitain", comme on disait alors, promène dans l'Alger nocturne du début du siècle une sensualité juvénile que fascine la débauche des ruelles sombres et mal famées autour de l'Amirauté, tandis que l'étudiant algérois se découvre méditerranéen dans l'exaltation d'un perpétuel été. Mais le ton, à la fois lyrique et méditatif, où se mêlent réminiscences de l'antiquité et ivresse des sens, tisse un lien de parenté très fort entre deux sensibilités finalement très proches et dont l'une, à mon sens, a puisé sa source chez l'autre.

C'est d'abord le regard jeté sur la réalité algérienne de leurs époques qui les amène l'un et l'autre à une philosophie de l'instant présent, au même rejet d'une littérature livresque qui a perdu le sens du vrai.

Une contradiction unit du reste les deux écrivains, face à cette Algérie qu'ils vivent dans une ambiguïté commune : rejetant en parole la référence littéraire ou mythologique au nom de la réalité vécue qu'ils évoquent par une écriture pétrie de culture classique. *L'incipit* des *Nuits d'Alger* de Louis Bertrand : "*C'est Salammbô qui m'a conduit en Afrique*" sonne comme un aveu de cette obsession littéraire qui court au long de pages où il prétend tourner à la *littérature de là-bas* (**Nuits, II, 32**). Camus fait-il autre chose quand, ayant récusé Dionysos, il nous ramène à Éleusis?

"Je ne pensais plus du tout à la littérature de là-bas - la littérature de l'autre côté de la mer. Là-bas, ils pourraient bien faire tout ce qu'ils voudraient : cela ne m'intéressait plus, - ou du moins je voulais le croire. Ce que j'avais sous les yeux, c'était cela qu'il fallait regarder, - et non pas seulement le petit spectacle que m'offrait mon balcon, mais cette terre tout entière." (**Nuits d'Alger II "Nuit de tempête"**)

"Et qu'ai-je besoin de parler de Dionysos pour dire que j'aime écraser les boules de lentisques sous mon nez .. Voir, et voir sur cette terre, comment oublier la leçon? Aux mystères d'Éleusis, il suffisait de contempler. Ici même, je sais que je ne m'approcherais assez du monde." (**Noces à Tipasa, 15**)

Louis Bertrand poursuit par un *carpe diem*, un appel à la jouissance. *"Il fallait en jouir, vivre toute la vie africaine, pour m'en emparer plus tard."*

Tandis que Camus, sur le même ton impératif, enchaîne avec la fameuse célébration de la nage
"Il me faut être nu et puis plonger dans la mer, encore tout parfumé des essences de la terre."

Le mouvement est le même, qui conduit du rejet de la littérature au regard jeté sur la terre africaine puis à l'exaltation païenne du corps. Car la jeunesse, qui se conjugue à l'imparfait du souvenir chez le métropolitain Bertrand (il ne fit qu'un séjour de dix ans au Maghreb), et se vit au présent dans les premiers essais du pied-noir Albert Camus, est bien le trait-d'union majeur des deux oeuvres. Non pas tellement parcequ'elle les invite à une grande fête des sens, mais surtout par le mariage qu'ils vont célébrer entre cette terre brûlante et leur propre métamorphose.

Ils portent un même regard sur l'Algérie : c'est une terre de sensualité, de jeunesse, de violence, de gloire. Ils y ont affirmé leur sexualité, forte et libre de toute intellectualité.
"Je méprisais de plus en plus la misérable débauche, la petite corruption, la petite dépravation de l'Occidental. Je voulais que ma luxure fût un besoin profond, qui trouvât en lui-même son excuse et sa joie, un instinct primitif et fort, comme celui de l'homme rude qui a longtemps peiné sous le soleil. (Nuits IV, 53) (Et pourtant, ajoute Bertrand, si tyrannique que fût le commandement de ma chair, je ne pouvais faire taire mon cerveau.)"
"Depuis vingt siècles les hommes se sont attachés ... à diminuer la chair et compliquer l'habit" (L'Été, 3637) écrit Camus qui ajoute en note, critiquant *"la façon dont Gide exalte le corps"* en lui demandant de *"retenir son désir"* :
"Ainsi se rapproche-t-il de ceux que, dans l'argot des maisons publiques, on appelle les compliqués et les cérébraux".

Et de lui opposer son ami Vincent, *"tonnelier et champion de brasse junior"* qui *"boit quand il a soif s'il désire une femme cherche à coucher avec elle ... et ensuite, il dit toujours «ça va mieux» - ce qui résume l'apologie qu'on pourrait faire de la satiété."*

C'est bien une leçon de bonheur que vont chercher les deux intellectuels auprès des hommes du peuple, et de préférence les plus humbles.
"J'admirais presque ces malheureux, qui étaient très souvent des affamés. Dans les pires abjections et les plus cruels besoins, leur faculté d'oubli, leur tranquillité m'étonnait - et aussi leur facilité à vivre, à s'enchanter d'un rien..." (Nuits, I X, 113. Au café maure)
Et Camus en écho :
"La richesse sensuelle dont un homme de ce pays est pourvu, il n'est pas étonnant qu'elle coïncide avec le dénuement le plus extrême. Il n'est pas une vérité qui ne porte en elle-même son amertume. Comment s'étonner alors que si le visage de ce pays, je ne l'aime jamais plus qu'au milieu des hommes les plus pauvres?" (L'Été, 34).

C'est que ce peuple est encore au berceau et n'a pas été contaminé par la décadence de l'Europe.
"Cet implacable soleil d'Afrique m'avait révélé un peuple jeune, pressé de vivre et de jouir, de s'épanouir, des natures ardentes et robustes, qui n'avaient pas besoin de se créer des passions factices et de pédantesques raisons d'agir, des êtres très peu intellectuels, mais ayant toutes les possibilités de le devenir, des instinctifs capables de toutes les souffrances comme de toutes les voluptés..." (Nuits II, 28 "Nuit de tempête").
"Ici l'intelligence n'a pas de place comme en Italie. Cette race est indifférente à l'esprit." (L'Été à Alger, 45)
Et Camus écrit aussi :
"A Alger, pour qui est jeune et vivant, tout est refuge et prétexte à triomphe.. A Belcourt et à Bab-el-Oued, les vieillards assis au fond des cafés écoutent les vantardises des jeunes gens à cheveux plaqués." (L'Été, 35)

Passion et beauté sont les privilèges de cette *"race barbare"*.
"Je sentais la vigueur passionnelle de ces âmes incultes et tout ce qui bouillonnait en elles d'énergies anciennes et inépuisables. Âmes incultes et pourtant très compliquées. Rien n'est plus compliqué que le barbare" (Nuits V, 76 rue Barberousse)
"Ce qu'on peut aimer à Alger, c'est ce dont tout le monde vit : la mer au tournant de chaque rue, la beauté de la race" (L'Été, 33) "Le contraire d'un peuple civilisé, c'est un peuple créateur. Ces barbares qui se prélassent sur les plages, j'ai l'espoir insensé qu'à leur insu, peut-être, ils sont en train de modeler le visage d'une culture où l'homme trouvera son vrai visage." (L'Été, 46)

Race dont la beauté s'est fondue dans le creuset de la diversité ethnique.

"J'avais sous les yeux des Arabes et des Maures, des nègres, des Juifs, des Maltais, des Mahonnais, des Espagnols du sud, qui sont aussi des Africains." (Nuits V, 74)

"Et d'abord la jeunesse y est belle. Les Arabes, naturellement, puis les autres. Les Français d'Algérie sont une race bâtarde, faite de mélanges imprévus. Espagnols et Alsaciens, Italiens, Maltais, Juifs, Grecs enfin s'y sont rencontrés." (L'Été, 127)

Ce sont ces "croisements brutaux" (L'Été, 127) qui confèrent à ce peuple "cette riche énergie se débandant tout à coup comme un ressort neuf, et avec cela, ce saisissant caractère d'originalité, ce signe individuel qu'ils portent sur le front et qui est la marque de la raceméditerranéenne." (Nuits V, 77).

Mais Louis Bertrand n'a pas rencontré ces nouveaux barbares dans les mêmes lieux que Camus. L'étudiant algérois les a observés dans les établissements de bains, l'écrivain métropolitain dans ces "établissements ... installés dans de vieilles maisons mauresques aux jolis patios" où "on rencontrait un assemblage hétéroclite de créatures venues de tous les ports de la Méditerranée et même de toutes les parties du monde : des Mauresques, des Juives, des Espagnoles, des Italiennes, des Maltaises, des Françaises..." (Nuits V, 64). Mais qu'on n'en déduise pas pour autant que la génération de métropolitains en mal d'exotisme, qui, à la suite de Delacroix, de Daudet et de bien d'autres, déferle sur cette Algérie fraîchement française serait passée à côté de sa réalité alors que le pied-noir Camus plongerait dans le quotidien de ce peuple. Ce serait même plutôt le contraire : l'Alger de Camus est ici celui de la colonisation française, sa ville parle, pense, vit en français, fût-ce celui de la bagarre contée en note de *L'Été à Alger*, alors que l'Algérie de Louis Bertrand et de ses prédécesseurs assoiffés de dépaysement et curieux "d'orientalisme" donne surtout à voir les autochtones. Quand le métropolitain Bertrand dit "ce peuple", il pense à un mélange où domine le Mauresque et Camus, l'Espagnol de culture française ("*C'est à l'Espagne que ce pays ressemble le plus.*" (Été, 127) Mais on ne peut porter ces différences au crédit ou au débit de personne : la curiosité orientaliste qui domine encore au siècle précédent a fait place à une société européenne installée, repliée sur elle-même, et de plus en plus indifférente à la réalité algérienne. Il n'y a pas à porter de jugement de valeur sur ce qui est affaire, avant tout, de génération. L'un et l'autre écrivain porte, dans la perspective qui est la sienne, un regard sincère sur la réalité qui s'offre à ses yeux.

D'une certaine façon le raciste Bertrand prend même fait et cause pour l'Islam contre cette société française qu'il rejette. "*Il fallait voir les regards de pitié et de dégoût que ces bons musulmans assénaient sur cette mascarade*", écrit-il à propos du spectacle "grotesque" offert par les danseurs de la société coloniale à la foule qui les entoure, "*violente anti-thèse*" de deux mondes où l'écrivain prend nettement parti. Bien sûr, c'est pour mieux flétrir la prétendue décadence coloniale. Il n'empêche que ce bal au Palais d'hiver l'a profondément "*humilié*" parce que le contraste qu'il offre entre les deux peuples ne déshonore que le sien.

Ce "peuple jeune, pressé de jouir" est aussi violent et brutal comme le pays où il vit. Bertrand, avec son sens aigu du raccourci évoque la "*brutalité du cadre et du milieu*" (Nuits V, 64). Camus affirme : "*On peut trouver une mesure en même temps qu'un dépassement dans le visage violent et acharné de ce peuple, dans le ciel d'été vidé de tendresse...*" (L'Été à Alger, 46). Mais où Bertrand songe aux héros de Racine ("*On oublie trop que les mots de "fureur", de "rage", de "transports", de "barbare", de "monstre" et de "tigre" sont peut-être les plus employés du vocabulaire racinien.*") (Nuits V, 77), Camus constate : "*Entre ce ciel et ces visages tournés vers lui, rien où accrocher une mythologie, une littérature*". Mais le mouvement de la pensée est identique et, encore une fois, Bertrand songe à une violence autochtone, riche d'un long passé culturel, là où Camus raconte sa propre communauté, sans histoire, ("*un peuple sans passé*" écrit-il).

Ce peuple qui vit le présent avec violence et ne cultive pas la mémoire ne se soucie pas plus de l'avenir.

"Cette violence m'a toujours stupéfié chez les Africains ... J'ai vu des portefaix, des âniers, des matelots, le dernier des manoeuvres manger en une nuit leur petit magot ... ils dissipaient cela avec des filles ... mais pendant vingt-quatre heures, ils avaient vécu la vie des riches et des puissants." (Nuits V, 72)

"Les dons de la beauté physique lui ont été prodigués. Et avec eux, la singulière avidité qui accompagne toujours cette richesse sans avenir. Tout ce qu'on fait ici marque le dégoût de la stabilité et l'insouciance de l'avenir." (L'Été à Alger, 46)

C'est que, plus que le souci de sa sécurité, ce peuple africain a celui de sa gloire.

"Ces hommes dans leur abjection, ont le sentiment de la gloire ... mais s'ils ont le sens de la gloire, ils n'ont à aucun degré celui de l'épargne, de la prévision, de la stabilité, de toutes ces vertus médiocres qui sont les supports de nos civilisations." (Nuits V, 73)

"Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure." (Noces, 16) "Il y a des peuples nés pour l'orgueil et la vie." (L'Été à Alger, 43)

La gloire est tout autant dans la superbe de la chute que dans l'éclat d'une fulgurante ascension brutalement interrompue.

"Le va-nu-pied s'était prélassé sur les coussins d'une voiture, il avait foulé des tapis de laine épaisse ... Après cela, il était prêt à descendre, le coeur joyeux dans toutes les chiourmes et toutes les sentines .. Ces existences de prolétaires sont catastrophiques comme celles des empires africains. La chute suit immédiatement l'ascension rapide". (Nuits V, 73-74)

"Les hommes trouvent ici pendant toute leur jeunesse une vie à la mesure de leur beauté. Et puis après, c'est la descente et l'oubli. Ils avaient misé sur la chair, mais ils savaient qu'ils devaient perdre." (L'Été à Alger, 34)

Cette chute brutale, parfois provoquée, mène l'homme à l'étrange bonheur de Sisyphe. " Perpétuellement ils sont prêts à recommencer l'escalade et à retomber sans une plainte." (Nuits V, 73)

C'est dans un texte de L'Été, intitulé "Le Minotaure", que Camus a jeté les fondements du futur *Mythe de Sisyphe*, en méditant sur le chantier de la jetée d'Oran.

"...pendant des années encore, ils entasseront des amas de cailloux le long de la côte. Dans cent ans, c'est-à-dire demain, il faudra recommencer."

Au "sans une plainte" de Louis Bertrand fera écho, des décennies plus tard, le "Il faut imaginer Sisyphe heureux" de Camus.

Outre qu'ils ont une vision commune de ce peuple d'Algérie, *jeune, beau, mélangé, plein d'énergie, primitif barbare, vulgaire, insouciant de l'avenir, sans intellectualité, attaché à la gloire ...* les deux écrivains ressentent des émotions très proches au contact de cette terre africaine dont l'enchantement les emporte. On ne s'étonnera pas que les *Nuits d'Alger* ne soient éclairées que de lueurs nocturnes. Il n'en est que plus remarquable de noter la parenté d'un des rares passages ensoleillés du livre de Bertrand avec les premières pages de *Noces*.

"Déjà cette tyrannie de l'instinct, je la sentais moi aussi. J'allais la subir de plus en plus. Quelle honte! Être courbé sous cette dure loi! Mais le soleil, la lumière, la joie éparses dans l'air me poétisaient davantage cet esclavage, faisaient comme un mirage affolant autour de cette misère de la chair!" (Nuits III, 49 rue Lalahoum).

"Hors du soleil, des baisers et des parfums sauvages, tout nous paraît futile. Pour moi, je ne cherche pas à y être seul. J'y suis souvent allé avec ceux que j'aimais et je lisais sur leurs traits le clair sourire qu'y prenait le visage de l'amour. Ici je laisse à d'autres l'ordre et la mesure. C'est le grand libertinage de la nature et de la mer qui m'accapare tout entier." (Noces, 13)

D'un texte à l'autre, la philosophie s'est inversée. Le janséniste saisi par la débauche a fait place au libertin en marche vers un sacré existentiel. Mais si la route du métropolitain découvrant sa sensualité croise celle du pied-noir pressentant la dimension mystique de la sienne, le sentiment est le même : une émotion diffuse où la nature à son paroxysme exalte la joie et porte au désir.

"C'était l'Aurore mythologique qui passait ses doigts pourprins entre les lames de mes persiennes. Il me sembla que la joie n'était pas seulement en moi - qu'elle était partout éparses ..." (Nuits II, 30 Nuit de tempête)

"Tout être beau a l'orgueil de sa beauté et le monde aujourd'hui laisse son orgueil suinter de toutes parts. Devant lui, pourquoi nierai-je la joie de vivre, si je sais ne pas tout renfermer dans la joie de vivre? Il n'y a pas de honte à être heureux." (Noces, 18)

Une même exaltation panthéiste transporte le chrétien d'Europe et l'agnostique méditerranéen.

"Mais cette Afrique d'alors fut vraiment ma terre et mes Dieux. Elle fut mon seul printemps. Par elle je suis né une seconde fois" écrit Louis Bertrand au début de son livre. "Bien pauvres ceux qui ont besoin des mythes. Ici, les dieux servent de lits ou de repères dans la course des journées" semble répondre Camus. Et il écrit *dieux* sans majuscule. L'un et l'autre découvrent ce qu'ils prétendent renier, christianisme ou paganisme, ou plutôt, en se reniant, se découvrent.

Curieusement, la nuit est très présente dans l'univers solaire de Camus et le porte, comme Louis Bertrand, à une nouvelle dimension de sa vie intérieure, qui monte du silence.

"C'était pour moi une halte délicieuse, une brusque immersion de poésie. A deux pas, dans ces ruelles tumultueuses, les vociférations, les rixes, des hoquets d'ivrognes. Ici, le silence, la solitude, un ciel constellé, et, à mes pieds, la ville endormie." (Nuits V, 78)

"Au sortir du tumulte des parfums et du soleil, dans l'air rafraîchi du soir, l'esprit s'y calmait, le corps détendu goûtait le silence intérieur qui naît de l'amour satisfait." (**Noces, 19**) Qu'on relise encore le beau crépuscule de L' *Été à Alger* :

"Mais il y a surtout le silence des soirs d'été ... Sur les collines qui dominent la ville ... Dans le ciel soudain vidé de son soleil quelque chose se détend ... Soirs fugitifs d'Alger, qu'ont-ils donc d'inégalable douceur pour délier tant de choses en moi?" (**Été, 39**)

Ou encore, toujours dans L' *Été*, ce passage où Camus qui semble parler de Louis Bertrand :

"Alors commencent les grandes nuits d'Afrique, l'exil royal, l'exaltation qui attend le voyageur solitaire." (**Été, 131, Petit guide pour les villes sans passé**)

Ce que vivent Louis Bertrand au sortir des ruelles mal famées, ou Albert Camus après les paroxysmes sensuels de Tipasa ou de L' *Été à Alger*, c'est, dans le silence revenu - silence du corps et de la pensée, où l'esprit prend son envol - la toute puissance de la nuit retrouvée. C'est que la sensualité, avant l'apaisement du soir, a une dimension tragique.

Déjà, réhabilitant la sexualité, avec des accents modernistes qui étonnent chez cet académicien conservateur, Louis Bertrand écrivait :

"Et, en même temps que le caractère sacré, je comprenais le caractère tragique de l'acte. Dans ces pays d'extrême ardeur et d'extrême stérilité, le besoin sexuel est tragique comme la faim et la soif, et son apaisement nécessaire comme la nourriture."

Et parlant du peintre orientaliste Dinet et de l'écrivain Si Sliman ben Ibrahim, dont celui-ci illustra les pages, il écrit aussi :

"... il exprime à merveille un des instincts les plus tragiques de l'âme africaine : la fureur du désir poussée jusqu'à la destruction de soi." (**Nuits VI, 88**)

Camus écrira au début de L' *Exil d'Hélène* :

"La Méditerranée a son tragique solaire, qui n'est pas celui des brumes. Certains soirs, sur la mer, au pied des montagnes, la nuit tombe sur la courbe parfaite d'une petite baie, et, des eaux silencieuses, monte alors une plénitude angoissée. On peut comprendre en ces lieux que si les Grecs ont touché au désespoir, c'est toujours à travers la beauté, et ce qu'elle a d'oppressant. Dans ce malheur doré, la tragédie culmine."

Car un même mouvement de l'âme porte les deux écrivains de cette exaltation de la chair au sentiment du tragique et du sacré de l'existence, et l'un et l'autre manquent le rencontrer au contact de cette terre chrétienne. Louis Bertrand dans le dernier chapitre de son livre *La Trappe à Stahouéli*, où il rencontre, il le comprendra plus tard, le Père de Foucauld, mystique et martyr du désert, tandis que Camus sent passer sur lui le vent de l'Esprit dans les ruines chrétiennes du *Vent à Djemila*. Mais Bertrand, déçu, a passé à la Trappe "une triste nuit". Et Camus, quittant Djemila écrit

"Le cœur se serre devant cette grandeur que nous quittons déjà. Djemila reste derrière nous avec l'eau tristade son ciel..."

C'est finalement à la réalité coloniale que les renvoie cette incursion aux portes du sacré.

"... peu à peu je constatai tout ce qui m'était venu de là : tout un côté sérieux, tout un aspect de l'Afrique, que j'avais négligé jusqu'alors, celle des colons, des soldats - et aussi des apôtres" écrit Louis Bertrand revenant de la Trappe de Staouéli. Et Camus, méditant sur les ruines de Djemila, songe que :

"Des hommes, des sociétés se sont succédé là des conquérants ont marqué ce pays avec leur civilisation de sous-officiers. Ils se faisaient une idée basse et ridicule de la; grandeur et mesuraient celle de leur empire à la surface qu'il couvrait. Le miracle c'est que les ruines de leur civilisation soient la négation même de leur idéal." (**Vent à Djemila, 31**)

Complaisante chez le colonialiste, critique chez Camus, la méditation est la même. Ni l'un ni l'autre n'ont découvert le sacré dans la référence chrétienne, mais plutôt la réalité historique de ces religions où le prêtre suit l'officier.

L'Algérie sensuelle les ramène plutôt à la contemplation platonicienne qui, par delà le regard sur la nature les porte aux frontières d'un monde idéal :

"J'entrais dans un monde clos, un monde très vieux où la durée avait fini par s'abolir. La roue du temps s'arrêtait. C'était la pure contemplation." (**Nuits IV, 61, Du rempart Médée à la rue Barberousse**)

Et tout en répudiant l'idéalisme, Camus écrit, dans L' *Exil d'Hélène* :

"Alors que Platon contenait tout, le non-sens et le mythe, nos philosophes ne contiennent rien que le non-sens ou la raison, parce qu'ils ont fermé les yeux sur le reste. La taupe médite. C'est le christianisme qui a commencé de substituer à la contemplation du monde la tragédie de l'âme." (**Exil d'Hélène, 137**)

Il semble, bien souvent, à lire ces pages de Camus, que *Noces* et *L'Été*, oeuvres de jeunesse pour une bonne part, sonnent comme un écho aux pages de Louis Bertrand, mais, bien plus souvent comme une réponse. L'un et l'autre rejettent l'Europe et puisent à la source grecque. Ils découvrent avec le même émerveillement sans complaisance ces peuples d'Afrique dont la sensualité éveille leur propre exaltation. Face au même spectacle de la terre et de la mer, du soleil et de la nuit, ils redécouvrent le présent du regard, ressentent les mêmes émotions. Bien sûr, après ce voyage dans le réel algérois, tous deux repartiront dans des directions opposées. Tout les sépare, avions-nous dit.

Tout, sauf l'écriture.

[N.D.L.R. : L'étude proposée par Bernard Ucla attire l'attention sur un fait souvent négligé, ou trop rapidement signalé : l'existence d'une littérature consacrée à l'Algérie, en Algérie même, au moment où Camus commence à écrire; Camus la connaissait, à l'évidence, et il est plus que probable qu'il avait lu Louis Bertrand. Et le rapprochement systématique entre lui et l'auteur du *Sang des races* n'avait, à ma connaissance, jamais été fait. On ne saurait cependant, me semble-t-il, affirmer que Louis Bertrand "a inspiré" le style de *Noces* et toute la thématique "de l'oeuvre: Camus n'avait nul besoin d'intermédiaire pour être "inspiré" par la nature algérienne. La mise en parallèle formelle de certaines phrases ne me paraît pas décisive, dans la mesure où les textes cités ne se situent pas dans le même contexte, ni au même niveau de réflexion. Tout au plus peut-on penser que selon la formule de Gide, Camus s'est senti "autorisé" à parler de l'Algérie par ses prédécesseurs; les écrits de Montherlant, référence reconnue et modèle avoué ont été certainement beaucoup plus déterminants, comme l'a bien montré notre ami Frantz Favre dans son récent essai sur Montherlant et Camus (voir Bulletin n° 56)

Jacqueline Lévi-Valensil

Manifestations

Journée d'hommage à Camus pour le quarantième anniversaire de sa mort.

Amiens, 24 novembre 2000

Il faisait beau; soleil tiède et vent revigorant. Rien qui invite à une commémoration triste; l'envie d'être heureux ensemble - en pensant à Camus. Jacqueline Lévi-Valensi avait tout préparé: nous n'avons eu qu'à suivre un itinéraire amiénois, dont chacune des étapes avait son agrément particulier.

Un petit déjeuner nous attendait au buffet de la gare; l'occasion de vérifier ce que nous connaissons bien : l'amitié qui règne dans la Société des Etudes Camusiennes, le plaisir, toujours intact, que nous avons à nous retrouver. Un car nous a ensuite transportés à la toute nouvelle faculté de droit de l'Université de Picardie pour la conférence de la matinée.

Dans son allocution d'ouverture, Jacqueline Lévi-Valensi a souligné avec force combien Camus est vivant aujourd'hui; c'était précisément la vie de sa pensée, de son oeuvre que nous allions évoquer ensemble; «il nous aide à vivre», concluait-elle.

Sous le titre *Un Juste pour aujourd'hui*, la conférence de Jeanyves Guérin a ensuite retracé le cheminement de la pensée politique de Camus : ses années d'apprentissage au travers des espoirs et déceptions, avec les communistes, puis dans la Résistance; la manière dont il a vécu «la fin des idéologies», luttant contre l'esprit de parti et contre les pièges du progressisme, dans le dur débat avec les sartriens; sa recherche douloureuse, enfin, d'une position juste pendant la guerre d'Algérie. Apparaissait ainsi un Camus non-conformiste, esprit libre et généreux, épris de vraie démocratie, prônant une éthique de la responsabilité, bref, «un juste» dans son parcours, et un penseur moderne qui peut encore nous guider «aujourd'hui». Jeanyves Guérin a mis dans sa conférence, en plus de son savoir et de son talent, une force de conviction et une hauteur de vues, qui en ont fait quelque chose de beau et de grave, tant il nous rappelait que les mêmes problèmes se posent aujourd'hui et que la responsabilité de tous - et des intellectuels en particulier - se trouve engagée avec autant d'acuité que naguère. A travers lui, c'était les questions passionnées de Camus que nous entendions, la rigueur de sa pensée et de son action, indissolublement éprises de justesse et de justice.

Après un déjeuner savoureux et festif, nous sommes allés à pied jusqu'au Logis du Roy, une salle de la Faculté des Arts, à flanc de la cathédrale, où Jean Lespert a interprété *La Chute* dans l'adaptation de Catherine Camus et François Chaumette. Ce texte si fort de Camus est admirablement servi par la sobriété de la mise en scène de Michel Miramont, par la présence de l'acteur, et par sa voix qui rend bien la distance ironique et la complexité de Clémence. Lors de la table ronde (qui a dû être renvoyée en fin de journée), Jean Lespert et Michel Miramont nous ont expliqué pourquoi ils avaient voulu préserver le mystère du personnage, en laissant ouvertes les interprétations possibles, tandis que, tout en éclairant tel ou tel aspect, Jacqueline Lévi-Valensi, Nina Sjurzen, Pierre Masson et Maurice Weyembergh convenaient que c'était bien l'oeuvre la plus complexe de Camus.

Notre car nous a ensuite menés à notre dernière destination, l'ancien couvent remarquablement restauré qui abrite le DRAC. Là nous avons vu le film réalisé par Jean Daniel et Joël Calmettes pour la série «Un siècle d'écrivains», *Albert Camus, une tragédie du bonheur*; ce fut une très grande émotion de voir Camus, d'entendre sa voix et d'assister au beau récit de sa quête du bonheur, quête incessante mais qui, loin de le faire renoncer à la lutte, le poussait en avant, contre ce qui abîme le bonheur, en détruit même toutes les chances. Le film se terminait sur l'application à Camus de la forte phrase de René Char : «La lucidité est la blessure la plus proche du soleil»; elle résonnait en nous, à la fin de cette journée qui nous avait rappelé la haute exigence de Camus. Joël Calmettes, en tournage en Afrique, avait fait part de ses regrets d'être absent. Mais Jean Daniel nous a fait l'amitié d'être présent pour commenter son film et répondre à quelques questions. La DRAC, dernière bonne fée de notre parcours, nous conviait ensuite à un cocktail sous les arcades du cloître; manière de bien terminer une journée que Camus, sans doute, eût aimée...

Agnès Spiquel.

Publications

La **Librairie Nicaise**, 145 boulevard Saint-Germain à Paris, organise, du 30 novembre 2000 au 30 janvier 2001, une exposition (première en France) des Bulletins des Associations d'Amis d'Auteurs, à l'occasion de la parution du *Guide Nicaise des Associations d'Amis d'Auteurs*. (145, boulevard Saint-Germain - 75006 - Paris, 254 p. 150 F. - Diffusion pour la Belgique Ivan de Duve, Place Émile Danco, 9 / 5 B-1180, Bruxelles). Ce guide a été établi par J.É Huret, concerne 210 Associations, et sera prochainement consultable sur le site web des éditions Gallimard.

En complément de ce Guide Nicaise, **Eric et Fabrice de Rotrou** (215, av. de la Division Leclerc - 92290 - Châtenay-Malabry), ont lancé, depuis septembre 2000, un site internet : alteredit.com qui offre aux associations d'amis d'auteurs de constituer leur propre base de données sur leurs publications, voire de les publier sur papier (repro.92@wanadoo.fr).

Le samedi 27 janvier 2001, **Alain Finkelkraut**, dans son émission "*Répliques*" sur France-Culture consacrée à Albert Camus, de 9 h.07 à 10 h. recevra **Jacqueline Lévi-Valensi** et **Jean Daniel**.

Colloque International
"Albert Camus et les écritures du XX^{ème} siècle "
22,23 et 24 novembre 2001

(début du colloque le jeudi 20 à 10 h. et fin du colloque samedi 24 à 13 h.)

à l'Université de Cergy-Pontoise
 en collaboration avec la Société des Études Camusiennes.

Le colloque se propose de faire le tour, aussi large et précis que possible, de la place des oeuvres de Camus dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle : adaptations théâtrales, cinématographiques, adaptation du texte camusien aux programmes scolaires, représentations de l'écrivain (photographies et dictionnaires), résurgences de l'écriture camusienne dans des oeuvres contemporaines (hommage ou contestation), dialogue avec une oeuvre particulière de l'écrivain. Coïncidant avec le cinquantième de la parution de *L'Homme révolté*, le colloque s'intéressera plus particulièrement à cet essai. Une seconde priorité sera donnée à l'importance de l'écriture camusienne dans les littératures maghrébines.

Comité préparatoire: Christiane Chaulet-Achour, Sylvie Brodziak, Romuald Blaise Fonkoua et Anne-Marie Lilti au Département des Lettres Modernes, UFR des Lettres et des Sciences Humaines, Université de Cergy-Pontoise, 33, Bd du Port, 95011 - Cergy-Pontoise Cedex. Fax 01 34 25 64 42 - e-mail : achour@u-cergy.fr. Sous le patronage scientifique de Mme le Professeur Jacqueline Lévi-Valensi et de M. le Professeur Bernard Mouralis.

Remise du titre et du résumé ou de la problématique envisagée, du 15 décembre 2000 au 15 avril 2001 (dernier délai).

Les participants au colloque (avec communication) seront pris en charge pour les repas de midi et pour ceux qui le souhaiteraient pour l'hébergement dans un hôtel à Cergy-Pontoise pour les nuits du 22 et du 23 novembre.

Travaux universitaires

- Isabelle Lemaindre** L'absence au monde dans *L'Étranger*. (Mémoire de maîtrise.)
 Université de Besançon (octobre 2000)
- Nilson Aduato Guimarães** O absurdo metafísico na literatura de Albert Camus. (Mestrado)
 Universidade Federal do Rio de Janeiro (Brésil)

Bibliographie

La Gloire de l'Algérie. Écrivains et Photographes, de Flaubert à Camus. Textes et illustrations rassemblés par Élisabeth Fechner, Calmann-Lévy, octobre 2000, 190 p., 220 F [Chapitre 8, pp. 159-185 : L'Algérie de Camus, avec des textes de Albert Camus, Jean Pélégri, Jean Grenier, Paul Morand, Jules Roy].

Dans *Culture et impérialisme* (Fayard + *Le Monde Diplomatique*, octobre 2000 60646 - Chantilly Cedex - 576 p. 159 F) **Edward W. Saïd** consacre à "Camus et l'expérience impériale française" (p.248-273)

«...Palestinien né à Jérusalem, professeur de littérature anglaise et comparée à l'université Columbia (New-York), [...] l'auteur met à jour l'impensé colonial qui a pétri des hommes et des femmes de culture, pourtant animés de pensées humanistes...» L'auteur se réfère beaucoup à l' "Albert Camus" de **Conor Cruise O'Brien**, (Viking, New-York, 1971).

Le Monde Diplomatique de novembre 2000 publie, en deux grandes pages sous-titrées : «Un homme moral dans un monde immoral : Albert Camus, ou l'inconscient colonial.» (8-9). Il publie des extraits de cet ouvrage qui en donnent le ton impitoyablement critique sans tomber pour autant dans le reproche rétrospectif anachronique. Il donne à réfléchir sur l'impossible situation des héritiers de l'entreprise coloniale. "...ses récits ont une vitalité tragique, où la densité humaine de l'entreprise coloniale accomplit sa dernière grande clarification avant de sombrer. En émane un sentiment de gâchis et de tristesse que nous n'avons pas encore entièrement compris. Et dont nous ne sommes pas tout à fait remis".

Dans l'anthologie de **Jean-Claude Perrier** : *De Gaulle vu par les écrivains* (La Table Ronde, Poche, 123, octobre 2000), figurent deux textes de Camus, publiés dans *Combat* des 3 avril 1945 et 16 juin 1945.

Catherine Dana a publié, à l'Harmattan, en 2000, *Fictions pour la mémoire : Camus, Pérec et l'écriture de la Shoah*.

Wolf Albès, a publié aux éditions Atlanta, en 1999: *Jean Brune et Albert Camus - Deux écrivains face au drame de l'Algérie Française*(sur commande).

Jean-Louis Loubet del Bayle a publié aux éditions Economica, en 1999, *L'illusion politique aux XX^e siècle : des écrivains témoins de leur temps : J. Romain, Drieu La Rochelle, Aragon, Camus*.

Jean-Paul Santerre avait publié aux P.U.F. en 1998 : *Leçon littéraire sur Noces d'Albert Camus* (sur commande).

Le livre de **Brigitte Sändig** "Albert Camus", rororo-Monographie n° 1490, vient d'être republié dans une édition revue et augmentée, Reinbek, Rowohlt 2000.

Brigitte Sändig a également publié dans la revue *Orientierung*, 64^{ème} année (2000), n° 20, p. 215-219, un article intitulé : "Etwas Stärkeres als aile Rechtsprechung" : Albert Camus und die Todesstrafe. ("Un mouvement plus fort que la justice" : Albert Camus et la peine capitale).

Fernande Bartfeld nous signale, au sujet de la condamnation de Meursault que M.Devismes a prononcé un discours, lors de l'ouverture solennelle de la Cour d'Appel de Caen, le 16 septembre 1959, intitulé : "La justice selon Albert Camus" où il conclut à "une erreur judiciaire partielle" (cf. B.T. Fitch et P.C. Hoy, Calepins de bibliographie, Camus I).

Le Professeur **Vincent Grégoire** (Berry College, Géorgie, USA) répondant à l'article de Claude Sigaud sur les aspects juridiques de la condamnation de Meursault (Bulletin n°56) nous signale qu'il a lui-même récemment publié un article: "Lacune et omissions dans *L'Étranger* : pour une stratégie de la manipulation par Camus" (*Dalhousie French Studies*, vol. 51, Summer 2000) dans lequel il soulève le point de l'arrestation de Meursault non explicitée "brillant tour de passe-passe de Camus" entre la première et la seconde partie de l'ouvrage.

Aux éditions Fayard/Gallimard, Paris, décembre 2000, 156 p., 120 F.

Albert Camus

Pascal Pia

Correspondance

1939-1947

présentée et annotée par Yves-Marc Ajchenbaum

La Préface (p. VII-XXV) et les Annexes (Lettres de Pascal Pia à Francine Camus, et à Herbert Lottman, et réponse de Francine Camus à Pascal Pia, pp. 149 -153) complètent et enrichissent le volume en apportant des précisions historiques d'importance.

L'ouvrage comporte 16 lettres inédites de Camus, 31 lettres de Pia, 7 reproductions des manuscrits et un cahier de 5 photos.



VU, LU, ENTENDU

Les volumes 2 et 3 de **2000 ans d'Algérie** (Carnets Seguiet - collection dirigée par Jean-Jacques Gonzalès, éditions Atlantica, Biarritz, novembre 1998, septembre 2000) comportent plusieurs articles consacrés à Albert Camus : Camus l'Algérien (Christiane Chaulet-Achour, Main Vircondelet) - et une lettre inédite de Kateb Yacine au sujet de Camus (3 - 283 /284), appartenant aux archives personnelles de José Lenzini.

Un numéro spécial de la revue **Algérie, Littérature/Action** numéro 37-38 (juin 2000 , 350 p. 135 f.), dû à Dominique Le Boucher, est entièrement consacré à "Jean Pélégri l'Algérien, ou Le Scribe du Caillou". On y trouve en annexe la photocopie de deux lettres manuscrites d'Albert Camus à Jean Pélégri, datées du 25 août 1958 et du 8 septembre 1958 et d'une lettre d'Albert Camus à Pierre Renaud du 21 novembre 1959, à l'occasion de la parution des *Oliviers de la Justice*.

Dans le numéro 39-40 de la revue **Algérie Littérature/Action** (octobre 2000 - 304 p.135 f.) , à propos de Jean de Maisonneuse, on peut lire une "Préface" d'Albert Camus au catalogue de l'exposition de Jean de Maisonneuse en mai 1958 à la Galerie Lucie Weill (p.84), un article de Jean-Pierre Péroncel-Hugoz sur "Le peintre ami de Camus" (p. 102-103) et un "Point de vue" consacré à Albert Camus, par **Abdelkader Djeghloul** (p.297-301), son "*compatriote à temps partiel*".

Dans **Le Monde** daté du 25 octobre 2000, cette information concernant le nouveau Président de Serbie Vojislav Kostunica : "Il avait poursuivi de brillantes études, soutenant sa minithèse de baccalauréat sur «*la problématique éthique dans l'oeuvre d'Albert Camus*».

Dans la même livraison, Bertrand Poirot-Delpech, dans son billet écrit à l'occasion de la célébration des morts à la Toussaint, écrit ceci à propos du suicide : «*Quiconque ne s'est pas encore tué, disait en substance Le Mythe de Sisyphe perd le droit de dénigrer l'existence. On regrette que Camus n'ait pas eu l'occasion d'opposer ce scrupule à Cioran, qui mit en aphorismes marmoréens sa haine de la vie, tout en la supportant jusque dans ses ultimes dégradations*».

Au cours d'une rencontre organisée par la *Société des Amis de Louis Guilloux*, le 15 novembre 2000, dans la salle Monerville du Sénat, à Paris, **Henri Godard** a donné une conférence sur l'oeuvre de Louis Guilloux, dont Camus n'était évidemment pas absent, et au cours de laquelle il a suggéré et appelé de ses voeux une étude comparative de *La Confrontation* (1968 - rééditée chez Gallimard en 1980) avec *La Chute*.

Sur **Radio Monte Carlo**, le Magazine "Sud" a consacré le 29 octobre 2000 une dizaine de minutes à un entretien avec **Catherine Camus** à l'occasion de l'arrivée du fonds Albert Camus à Aix-en-Provence. Elle a annoncé la publication prochaine de la correspondance **Pia-Camus** (chez Gallimard / Fayard).

De son côté, quelques jours avant la parution de l'ouvrage, Didier Jacob, dans *Le Nouvel observateur* du 23/29 novembre 2000, a présenté quelques-unes de ces lettres sous le titre " Comment est né *L'Étranger*"

Sur les ondes de **France-Culture**, le mardi 28 novembre 2000, dans l'émission *La Suite dans les idées* Sylvain Bourmeau, Francesca Isidori et Julie Clarini ont présenté la **Correspondance Pascal Pia-Albert Camus**, en insistant sur ce que ce livre nous révèle de la personnalité de Pascal Pia, de l'influence déterminante de ce dernier tant sur Malraux que sur G. Gallimard pour la publication de *L'Étranger*, et sur la rupture définitive entre Pia et Camus.

Dans *Le témoignage est un combat. Une biographie de Germaine Tillion* de **Jean Lacouture** (Seuil, Paris, octobre 2000, 340 p., 130 F) on lit ceci à propos de Camus et de son appel à la Trêve civile (p. 268-270) :

"... Elle approuve la démarche et les propos de Camus, mais réalise plus vite que lui, semble-t-il que le temps des appels au calme est passé, que les antagonismes sont devenus trop implacables pour permettre les attermoissements. ...

... La «trêve civile» est balayée, et nul n'en est plus persuadé qu'Albert Camus que Jean Daniel voit alors «plus effondré que nous tous» constatant qu'«en cédant aux fanatiques de cette communauté [européenne] on prépare le malheur de tous». ...

... Mais si, désormais, Camus se détourne de cette tragédie qu'il n'a pu conjurer (n'intervenant plus qu'en sous-main, et pour sauver des vies), Germaine Tillon se garde bien de l'imiter. Ni le retournement de Soustelle, ni le désespoir muet de Camus ne la détourneront d'un combat très public, qu'elle va livrer sur deux terrains bientôt confondus - le terrorisme et la torture...

Dans *Le Monde des livres* du vendredi 1er décembre 2000, à l'occasion du centenaire de la mort d'Oscar Wilde, sous la signature de Jean Besson, on lit ceci :

"... *Le changement opéré par la prison sur Wilde et son oeuvre (De Profundis et La Ballade) est beaucoup moins important que ne l'a souligné Albert Camus dans un texte, au demeurant superbe, L'Artiste en prison.*"

Dans le *Nouvel Observateur* du 7 au 15 décembre 2000, **Jean Daniel** écrit ceci à propos de la torture en Algérie :

".. à l'époque, le terrorisme le plus aveugle n'a nullement empêché un certain nombre de militaires et de civils de refuser d'exercer la torture et de la dénoncer sans cesse. Le 15 mars 1957, Albert Camus, si radicalement opposé qu'il fût aux méthodes de FLN, déclarait: «Je dis publiquement le dégoût qu'un homme libre doit éprouver devant les méthodes de torture, qu'elles s'exercent à Budapest ou à Alger.» Ailleurs, il dénonce une nouvelle fois «la torture, l'ignoble torture»."

Remarques faites par **Abderrahmane Bouguermouh**, cinéaste algérien et berbère, réalisateur d'un des tout premiers films kabyles, «La colline oubliée», dans le cadre d'une interview accordée à **Martina Yadel**, parue dans la revue catholique suisse *Orientierung* du 15 septembre 2000 :

«Camus que j'admire, est le seul qui a su réellement parler de l'Algérie, du paysage algérien et des émotions intérieures qu'on ressent face à l'histoire, face l'Algérie... Lui, intellectuel, il s'est baigné dans cette atmosphère algérienne qui fait que son monde à lui était autre que le monde des gens de son propre sang et de ce qu'ils pouvaient ressentir par rapport à l'Algérie.

Il n'a pas fait de l'orientalisme, Camus. Il était véritablement, intellectuellement, sensiblement Algérien, mais il n'était pas politiquement Algérien - c'est tout ce que je lui reproche. Étant donné que je n'arrive pas à comprendre, je n'arriverai toujours pas à comprendre comment un homme qui ressent ce pays aussi bien que je le ressens n'a pas pu être plus près de moi, plutôt que d'être plus près de la France. C'est ce qui m'oppose à lui.

Sinon je peux vous dire : Personne, mais vraiment personne n'a ressenti l'Algérie, l'atmosphère algérienne comme il l'a ressentie!»

Bon de commande

Membre de la Société des Etudes Camusiennes, je commande exemplaire(s) de l'ouvrage (en langue allemande) :

Brigitte Sändig (éd): *Camus im Osten. Zeugnisse des Wirkung Camus' zu Zeiten des Teilung Europas.* (Camus à l'Est. Témoignages de la réception des oeuvres de Camus à l' époque de l'Europe partagée).

Avec les articles de : Virginia Baciù, Isabelle Cielens, Andor Horvath, Eugène Kouchkine, Aleksandra Machowska, Jana Patočkova, Brigitte Sändig, Lada V. Syrovatko.

publié par : Publikationsstelle der Uninersität Potsdam,

au prix, pour les membres de la S.E.C.

de 25 DM le volume, plus 4 DM de frais de port et je verse la		
somme de 83,85 FF par volume + 13,42 pour le port,		
OU	12,78 €	+ 2,05 €
soit en tout		

par chèque à l'ordre du Publikationsstelle der Universität Potsdam

adressé à

Madame Baumann
Publikationsstelle der Universitätsbibliothek Potsdam
PF 601553
D - 14415 - Potsdam
Allemagne

Nom et prénom :

Adresse :

Date et signature

ACTES DU COLLOQUE DE BORDEAUX ET MALAGAR — 5 - 6 Décembre 1997

CAHIERS DE MALAGAR XIII — Automne 1999

<p>IL Y A 50 ANS <i>LA PESTE</i> DE CAMUS</p>

SOMMAIRE :

- COCULA (Bernard)*, Avant-propos
P. 7
- BLONDEAU (Marie-Thérèse)*, Genèse de *La Peste*
P. 9
- LEVI-VALENSI (Jacqueline)*, L'écriture du mythe dans *La Peste*
p. 37
- RABATE (Dominique)* Simplicité et simplification dans *La Peste*
p. 57
- GAUDARD (François-Charles)*, Le discours oblique dans l'argumentaire
représenté par le R. P. Paneloux
p. 77
- SAROCCHI (Jean)*, Paneloux, pour et contre, contre et pour
p. 97
- GUERIN (Jean-Yves)*, Un roman antitotalitaire ?
p. 125
- CHAULET-ACHOUR (Christine)*, Oran dans *La Peste*
p. 143
- MATHIEU-JOD (Martine)*, La réception et la postérité de *La Peste* côté algérien
p. 157
- SMETS (Paul F.)*, La réception critique immédiate de *La Peste* en
1947 p. 175
- LEROUX (Yves)* , Dix ans après *La Peste*, Camus et ses pairs
p. 215 •
- COCULA (Bernard)*, Mauriac et Camus l'époque de *La Peste*
p. 223

*Le volume est à commander au prix de 100 Francs, franco de port pour les
membres de la Société des Etudes Camusiennes à :*

Centre François Mauriac de Malagar

Domaine de Malagar

Assemblée Générale 2001

Convocation

**L'Assemblée Générale de la Société des Études Camusiennes se tiendra à Paris,
dans les locaux de l'I.M.E.C., 9 rue Bleue, 75009**

**Samedi 20 janvier 2001
à 10 heures**

Ordre du jour :

**Causerie d'André Abbou :
"La recherche et les études camusiennes : Bilan et perspectives."
suivie d'un débat
Rapport moral
Rapport financier
Projets pour les années 2001/2002
Questions diverses
Repas en commun pour ceux qui le désirent
- inscription obligatoire avant le 12 janvier 2001
par retour à Jacqueline Lévi-Valensi,
50 boulevard Jules Verne- 80000 Amiens -
du Bulletin ci-dessous**

**Que les personnes qui ne pourraient assister à l'Assemblée Générale
veuillent bien adresser leur pouvoir (ci-dessous) à un membre de leur choix
ou au secrétariat de la Société, 10 avenue Jean Jaurès - 92120 - Montrouge**

X

Bon pour pouvoir

**Je, soussigné(e).....donne pouvoir à
de me représenter à l'Assemblée Générale de la S.E.C.
qui se tiendra à Paris le 20 janvier 2001.**

Date et signature (précédé de la mention manuscrite : Bon pour pouvoir) :

X

Participation au repas du 20 janvier 2001

M./Mme/Melle

**participera au repas de midi, à l'issue de l'Assemblée Générale de la Société des Études
Camusiennes le samedi 20 janvier 2001 au restaurant dont l'adresse sera donnée au
cours de l'Assemblée Générale.**

Date et Signature : (à adresser à J. Lévi-Valensi, 50 boulevard Jules Verne, 80000 Amiens avant le 12
janvier 2001)